Zeitschrift: Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas

Herausgeber: Collegium Romanicum (Association des romanistes suisses)

Band: 49 (2005)

Artikel: La passion de l'amour chez La Rochefoucauld et la La Bruyère

Autor: Luoni, Flavio

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-269574

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA PASSION DE L'AMOUR CHEZ LA ROCHEFOUCAULD ET LA BRUYÈRE

Les idées sur la passion de l'amour qu'on peut lire dans les *Maximes* et dans les *Caractères* sont de nature fort dissemblable. Je me propose d'illustrer ce contraste. Il rappelle celui, beaucoup plus fameux, que l'on associe d'habitude aux noms de Racine et de Corneille.

I

Dans l'histoire des littératures, peu de livres, autant que les *Maximes* du duc de La Rochefoucauld, se prêtent à être résumés par quelque simple dicton laconique, par quelque proverbe spirituel dont tous les lecteurs se souviennent. Il forme la menaçante épigraphe de l'ouvrage. Il exprime une *thèse* péremptoire. Bornons-nous à la rappeler en quelques mots, car elle ne saurait être mieux connue.

« *Nos vertus ne sont, le plus souvent, que des vices déguisés* ». Et tous les vices, à leur tour, ne sont que des formes variées de l'amour de soi-même[1]. Qu'est-ce que l'amour de soi-même, ou *amour-propre* ? Son essence, son principe, son *âme*, comme dit La Roche-

---

[1] *Maximes supprimées*, 1. Toutes mes citations de La Rochefoucauld sont tirées de La Rochefoucauld, *Maximes*, texte établi par Jacques Truchet, Paris, Garnier, 1967. Sauf indication contraire, elles se réfèrent à l'édition définitive de l'ouvrage (1678). Nous savons qu'un éditeur fort optimiste s'est avisé de voir en La Rochefoucauld l'auteur d'une espèce de *Court traité de l'amour*, dont le titre exact est *La Justification de l'Amour* (texte présenté par J.-D. Hubert, Paris, Nizet, 1971). Mais quiconque est capable de goûter réellement du La Rochefoucauld authentique ne saurait douter du caractère téméraire d'une telle attribution. Il est donc impossible de ne pas donner raison à M. J. Lafond, qui la juge irrecevable (voir J. Lafond, « La Rochefoucauld est-il l'auteur de "La Justification de l'Amour" ? », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, LXXV/1, 1975, pp. 94-102).

foucauld, est l'*intérêt*[2]. Il faut entendre ce mot dans un sens très large : il désigne la simple tendance à chercher, avant toute chose et, s'il le faut, aux dépens des autres, son avantage actuel, c'est-à-dire le contentement de son âme. C'est là le but capital de l'amour-propre[3]. Il s'agit d'un instinct, commun à tout être, qui gît dans le tréfonds du Moi :

> Là il est souvent invisible à lui-même, il y conçoit, il y nourrit, et il y élève, sans le savoir, un grand nombre d'affections et de haines (*Maximes supprimées*, 1).

Toutes les passions de l'âme se ramènent donc à l'amour-propre comme à leur racine secrète ; ou, pour mieux dire, elles ne sont que les expressions différentes de cet instinct unique[4]. Or, dans l'analyse du cœur que nous présente La Rochefoucauld, l'amour a ceci de particulier qu'il est la passion dans laquelle cet instinct s'exprime avec le plus d'énergie :

> Il n'y a point de passion où l'amour de soi-même règne si puissamment que dans l'amour ; [...] (Maxime 262).

L'affection qui, par excellence, devrait nous rattacher aux autres, la voilà donc qui se confondrait presque avec le principe de notre attachement à nous-mêmes. Telle est l'idée de l'amour que La

---

[2] *Maximes supprimées*, 26.

[3] C'est pourquoi l'amour-propre, poursuivant ce but, peut inspirer aux hommes des conduites qui ne s'accordent point avec leurs intérêts ou leurs avantages matériels. Il les pousse à suivre leurs humeurs, les caprices de leur tempérament : « il est capricieux, et on le voit quelquefois travailler avec le dernier empressement, et avec des travaux incroyables, à obtenir des choses qui ne lui sont point avantageuses, et qui même lui sont nuisibles, mais qu'il poursuit parce qu'il les veut » (*Maximes supprimées*, 1).

[4] « Les passions ne sont que les divers goûts de l'amour-propre » (*Maximes posthumes*, 28).

Rochefoucauld proclame tout au long de son livre. Les remarques qui enrichissent cette idée n'en sont que des corollaires :

> Il est difficile de définir l'amour. Ce qu'on en peut dire est que dans l'âme c'est une passion de régner, dans les esprits c'est une sympathie, et dans le corps ce n'est qu'une envie cachée et délicate de posséder ce que l'on aime après beaucoup de mystères (Maxime 68).

L'amour n'est tout d'abord, dans l'âme, que l'envie aiguë de posséder une autre âme ; il est une sorte d'exaspération de l'instinct de propriété. On voit comment cet instinct rapace se ramène au principe de l'amour-propre : celui-ci nous pousse à la recherche des objets qui nous donnent le plus de contentement ; l'être aimé se range par excellence parmi ces objets. Il est une source d'émotions uniques. Il est une propriété précieuse : justifiant la jalousie qu'il excite, La Rochefoucauld lui-même le déclare en termes explicites :

> La jalousie est en quelque manière juste et raisonnable, puisqu'elle ne tend qu'à conserver un bien qui nous appartient, ou que nous croyons nous appartenir ; [...] (Maxime 28).

C'est là l'amour-maladie, qui peut aller jusqu'à la folie passionnelle[5] :

> La plus juste comparaison qu'on puisse faire de l'amour, c'est celle de la fièvre ; nous n'avons non plus de pouvoir sur l'un que sur l'autre, soit pour sa violence ou pour sa durée (*Maximes supprimées*, 59).

Comme La Rochefoucauld le dit dans la plus musicale de ses maximes,

> L'amour est à l'âme de celui qui aime ce que l'âme est au corps qu'elle anime (*Maximes supprimées*, 13).

---

[5] « Un honnête homme peut être amoureux comme un fou... » (Maxime 353).

C'est là une agitation intime qui se communique à l'être entier, le remuant dans chaque fibre. C'est pourquoi, lorsqu'on est atteint d'une telle fièvre, c'est en vain qu'on voudrait la cacher aux regards des autres :

> Il n'y a point de déguisement qui puisse longtemps cacher l'amour où il est, ni le feindre où il n'est pas (Maxime 70).

On pourrait douter, par délicatesse, du fond purement sensuel d'une telle émotion ; mais La Rochefoucauld lui-même n'hésite pas à le mettre en pleine lumière : décrivant le déclin de l'amour, il dévoile que la passion n'était entretenue que par les charmes sensibles de l'être aimé :

> Il y a une première fleur d'agrément et de vivacité dans l'amour qui passe insensiblement, comme celle des fruits ; ce n'est la faute de personne, c'est seulement la faute du temps. [...] dans la suite on ne sent plus ce qu'on croyait sentir toujours, le feu n'y est plus, le mérite de la nouveauté s'efface, la beauté, qui a tant de part à l'amour, ou diminue ou ne fait plus la même impression ; [...][6].

En effet, on ne saurait négliger le côté de sybaritisme voluptueux et insouciant dans l'amour tel que le conçoit La Rochefoucauld ; ses évocations de fleurs et de fruits n'y sont pas pour rien. Il nous fait même songer que, selon lui, on goûterait une belle femme tout comme une pêche ou une corbeille de fraises que l'on vient de cueillir ; seule l'intensité de l'émotion changerait :

> La grâce de la nouveauté est à l'amour ce que la fleur est sur les fruits ; elle y donne un lustre qui s'efface aisément, et qui ne revient jamais (Maxime 274).

---

[6] *Réflexions diverses*, XVII. *De l'inconstance*, p. 222.

Pour l'amoureux, l'être aimé est donc une propriété qui lui donne les plus vives sensations, et qui le rend presque indifférent au reste du monde : n'est-il pas tout à fait naturel qu'il éprouve l'éternelle terreur de la partager ? Mais cette terreur, pour La Rochefoucauld, est un aliment et même une composante absolument essentielle de l'amour :

> L'amour aussi bien que le feu ne peut subsister sans un mouvement continuel ; et il cesse de vivre dès qu'il cesse d'espérer ou de craindre (Maxime 75)[7].

La crainte et l'espoir appartiennent donc à l'essence de l'amour. Mais le passage perpétuel de l'une à l'autre de ces affections est le mouvement même de la jalousie[8] ; c'est donc la jalousie que l'on ne saurait séparer de l'amour :

> La jalousie naît toujours avec l'amour, mais elle ne meurt pas toujours avec lui. (Maxime 361)[9].

Au contraire, la mort de la jalousie est le signe que l'amour lui-même est mort :

> Le remède de la jalousie est la certitude de ce qu'on craint, parce qu'elle cause la fin de la vie ou la fin de l'amour ; c'est un cruel remède, mais il est plus doux que les doutes et les soupçons (*Maximes posthumes*, 18).

---

[7] Voir aussi la Maxime 348 : « Quand on aime, on doute souvent de ce qu'on croit le plus ».

[8] Voir *Réflexions diverses*, VIII. *De l'incertitude et de la jalousie*, p. 199.

[9] L'instinct de propriété, évidemment, veut conserver ses droits lors même que l'amour n'est plus. Ailleurs, La Rochefoucauld écrit qu'« il y a dans la jalousie plus d'amour-propre que d'amour » (Maxime 324). Mais si la jalousie est un aliment essentiel de l'amour, ne pourrions-nous pas dire qu'il y a dans l'amour lui-même, tel que le duc le conçoit, plus d'amour-propre que d'amour ?

Ici c'est La Rochefoucauld lui-même qui avoue l'essence douloureuse de l'amour. Car ce sont de tels *soupçons* et de tels *doutes* qui allument la flamme de notre passion. Au contraire, sitôt que l'on est sûr d'être aimé, la voilà qui va s'éteindre ; tout de suite l'on éprouve la tentation d'autres aventures :

> Il est plus difficile d'être fidèle à sa maîtresse quand on est heureux que quand on en est maltraité (Maxime 331).

L'amour heureux est toujours sujet à l'inconstance ; car l'être aimé n'étant qu'un *bien*, il ne saurait se soustraire à la destinée commune à tous les objets de notre convoitise :

> L'amour est une image de notre vie : l'un et l'autre sont sujets aux mêmes révolutions et aux mêmes changements. [...] Nous nous accoutumons à tout ce qui est à nous ; les mêmes biens ne conservent pas leur même prix, et ils ne touchent pas toujours également notre goût ; nous changeons imperceptiblement, sans remarquer notre changement ; ce que nous avons obtenu devient une partie de nous-même : nous serions cruellement touchés de le perdre, mais nous ne sommes plus sensibles au plaisir de le conserver ; la joie n'est plus vive, on en cherche ailleurs que dans ce qu'on a tant désiré[10].

---

[10] *Réflexions diverses*, IX. *De l'amour et de la vie*, p. 200. Il est étonnant que La Rochefoucauld, jugeant de la constance d'un amour que l'on suppose heureux, ne laisse pas de le ramener lui aussi à une sorte d'inconstance : « La constance en amour est une inconstance perpétuelle, qui fait que notre cœur s'attache successivement à toutes les qualités de la personne que nous aimons, donnant tantôt la préférence à l'une, tantôt à l'autre ; de sorte que cette constance n'est qu'une inconstance arrêtée et renfermée dans un même sujet » (Maxime 175). C'est là, sans conteste, l'un des textes les plus spécieux de La Rochefoucauld. Ailleurs, il justifie l'inconstance comme conséquence inévitable de la fièvre amoureuse : « Comme on n'est jamais en liberté d'aimer, ou de cesser d'aimer, l'amant ne peut se plaindre avec justice de l'inconstance de sa maîtresse, ni elle de la légèreté de son amant » (*Maximes supprimées*, 62).

C'est lorsqu'on est maltraité qu'on aime le plus, et que notre passion nous contraint d'être fidèles. Mais de là vient que l'amour est une passion dans laquelle il y a toujours un principe de haine – la haine qui se mêle au mouvement intime de la jalousie : « on aime encore quand on hait, et on hait encore quand on aime[11] ».

> Si on juge de l'amour par la plupart de ses effets, il ressemble plus à la haine qu'à l'amitié (Maxime 72).

> Plus on aime une maîtresse, et plus on est près de la haïr (Maxime 111).

Mais cette haine est une sorte de réaction à l'indifférence ou à la haine qu'éprouve l'être aimé : nous l'aimons d'un amour mêlé de haine parce qu'il ne nous aime pas ou parce qu'il nous hait :

> N'aimer guère en amour est un moyen assuré pour être aimé. (*Maximes supprimées,* 57).

> Nous sommes plus près d'aimer ceux qui nous haïssent que ceux qui nous aiment plus que nous ne voulons. (Maxime 321).

Aux yeux de La Rochefoucauld, d'ailleurs, de tels sentiments hostiles ne sauraient être plus répandus dans le commerce amoureux :

> Dans l'amour la tromperie va presque toujours plus loin que la méfiance (Maxime 335).

> Il n'est rien de plus naturel ni de plus trompeur que de croire qu'on est aimé (*Maximes posthumes*, 54).

C'est là un amour que nourrit le soupçon et qu'entretient l'ignorance :

---

[11] *Réflexions diverses*, VIII. *De l'incertitude et de la jalousie*, p. 199.

> Dans l'amitié comme dans l'amour on est souvent plus heureux par les choses qu'on ignore que par celles que l'on sait (Maxime 441).

Comme ils éprouvent constamment l'angoisse de n'être pas aimés, les amants demandent sans trêve qu'on les assure du contraire :

> La sincérité que se demandent les amants et les maîtresses, pour savoir l'un et l'autre quand ils cesseront de s'aimer, est bien moins pour vouloir être avertis quand on ne les aimera plus que pour être mieux assurés qu'on les aime lorsque l'on ne dit point le contraire (*Maximes supprimées*, 58).

Mais s'ils étaient assurés, aimeraient-ils encore ?

Enfin, La Rochefoucauld rêve qu'après la fin de leur amour tous les amants, comme s'ils étaient persuadés du peu de valeur de la passion qu'ils ont vécue, en éprouvent de la honte :

> Il n'y a guère de gens qui ne soient honteux de s'être aimés quand ils ne s'aiment plus (Maxime 71).

C'est là le dernier mot de La Rochefoucauld sur la passion de l'amour. Car il était de l'avis qu'« il n'y a qu'une sorte d'amour », bien qu'« il y en a mille différentes copies » (Maxime 74). Il est vrai que, dans son livre, il est des maximes qui démentent les vues générales qu'il exprime partout ailleurs : elles évoquent l'image impalpable d'un amour authentique, « une certaine sorte d'amour dont l'excès empêche la jalousie » (Maxime 336). Mais il semble que ce ne soit là qu'une chimère, qu'une notion fantastique :

> Il est du véritable amour comme de l'apparition des esprits : tout le monde en parle, mais peu de gens en ont vu (Maxime 70).

Ce fantôme est si enfoui dans les régions les plus reculées du Moi, qu'on peut dire qu'il n'est dans l'homme qu'à l'insu de l'homme :

> S'il y a un amour pur et exempt du mélange de nos autres passions, c'est celui qui est caché au fond du cœur, et que nous ignorons nous-mêmes (Maxime 69).

La Rochefoucauld nous avoue qu'en examinant lui-même le fond de son propre cœur il n'était point capable d'y saisir la réalité vivante de cette chimère :

> J'approuve extrêmement les belles passions : elles marquent la grandeur de l'âme, et quoique dans les inquiétudes qu'elles donnent il y ait quelque chose de contraire à la sévère sagesse, elles s'accommodent si bien d'ailleurs avec la plus austère vertu que je crois qu'on ne les saurait condamner avec justice. Moi qui connais tout ce qu'il y a de délicat et de fort dans les grands sentiments de l'amour, si jamais je viens à aimer, ce sera assurément de cette sorte ; mais, de la façon dont je suis, je ne crois pas que cette connaissance que j'ai me passe jamais de l'esprit au cœur[12].

Admirons la sincérité de cet aveu. La Rochefoucauld nous dit que c'était par l'impuissance de son cœur que le véritable amour ne demeura pour lui qu'une notion abstraite, qu'une possibilité qu'envisageait son esprit.

II

Vingt-trois ans après la publication des *Maximes*, La Bruyère, dans les *Caractères*, exprima des vues fort différentes.

> L'on veut faire tout le bonheur, ou si cela ne se peut ainsi, tout le malheur de ce qu'on aime (*Du cœur*, 39)[13].

---

[12] *Portrait de La Rochefoucauld par lui-même*, pp. 257-258.

[13] Mes citations de La Bruyère sont tirées de La Bruyère, *Les Caractères de Théophraste traduits du grec avec Les Caractères ou les Mœurs de ce siècle*, édition critique par Marc Escola, Paris, Champion, 1999.

Voilà nettement distingués, dans la passion de l'amour, deux sentiments tout à fait opposés. L'un d'eux nous pousse à vouloir le bien de l'être que nous aimons, l'autre à vouloir son mal. Ce dernier se mêle nécessairement à la haine. Selon La Bruyère, ces deux sentiments s'excluent l'un l'autre (« ou si cela ne se peut ainsi ... »). Dans la conception de La Rochefoucauld, au contraire, ils sont liés de manière indissoluble. Et même l'amour ne serait que leur unité inséparable. Il est certain que La Rochefoucauld ne doutait point que sa manière de concevoir l'amour était celle qui convenait le mieux à la seule espèce d'amour qui méritait d'être appelée du nom de réelle. Cet amour qui est une douleur, que nourrit le soupçon, qu'entretient l'angoisse perpétuelle, qui meurt sitôt que s'évanouit la jalousie – y a-t-il une formule capable de le définir ? Les vues de La Rochefoucauld présentent une analogie étonnante avec celles de Marcel Proust, et l'on ne saurait trop admirer la brutale franchise avec laquelle Mauriac prétendit qu'il s'agissait là, tout simplement, de l'amour *non partagé*[14]. Non partagé, ou du moins recelant le doute qu'il ne le soit (car le doute lui est essentiel).

La Bruyère efface le pessimisme de La Rochefoucauld. Pour lui l'*amour pur* n'est pas un rêve de l'esprit. Dans l'amour tel qu'il le conçoit, on peut observer le renversement du principe qui inspire le système des passions chez La Rochefoucauld : l'auteur des *Caractères*

> accorde que dans la violence d'une grande passion on peut aimer quelqu'un plus que soi-même (*Du cœur*, 15).

L'amour réussit à obtenir ce « grand triomphe » qui déclare son mérite essentiel, celui « de l'emporter sur l'intérêt » (*Du cœur*, 77). Chez La Rochefoucauld, l'amoureux n'a dans l'esprit que le souci de conserver ce qu'il envisage comme son bien propre ; d'où l'angoisse devant la menace qu'il puisse lui échapper. Le bonheur de l'amoureux est au pouvoir de l'être aimé. Chez La Bruyère, au contraire,

---

[14] *Du côté de chez Proust*, Paris, Editions de la Table Ronde, 1947, p. 83.

c'est le bien de l'être aimé qui occupe l'âme aimante. L'amoureux est maître de sa passion. L'amour est un mouvement expansif et joyeux : « il est doux et naturel de faire du bien à ce qu'on aime », et il est « dur et pénible de ne lui en point faire » (*Du cœur*, 44).

Par son commerce avec l'être aimé, le sentiment de joie de l'amoureux ne fait que s'élargir. C'est là un commerce qui vit de la mort de l'*intérêt* :

> Quelque désintéressement qu'on ait à l'égard de ceux qu'on aime, il faut quelquefois se contraindre pour eux, et avoir la générosité de recevoir (*Du cœur*, 41).

C'est donc une *contrainte* pour celui qui *reçoit* que de suivre son intérêt propre ; de par sa nature, il serait enclin à se donner, à ne songer qu'à l'autre. Mais il sait que l'autre, à son tour, éprouve le même besoin intime : donc il ne *reçoit* que pour lui donner de la joie. Mais la joie qu'il donne, c'est aussi une source de joie pour lui-même. La remarque suivante, qui s'applique à l'amitié, est d'autant plus valable pour le commerce amoureux :

> Celui-là peut prendre, qui goûte un plaisir aussi délicat à recevoir, que son ami en sent à lui donner (*Du cœur*, 41).

Voilà combien l'amour suppose un exquis dialogue des âmes, dans lequel il est nécéssaire que chacune sache d'être aimée. C'est un dialogue où les deux partenaires révèlent la plus délicate et scrupuleuse attention réciproque envers les émotions de l'autre.

C'est justement le contraire qui arrive chez La Rochefoucauld. Dans le commerce de l'amour, chacun des amants ne songe qu'à lui-même :

> Ce qui fait que les amants et les maîtresses ne s'ennuient point d'être ensemble, c'est qu'ils parlent toujours d'eux-mêmes (Maxime 312).

Aux yeux de La Rochefoucauld, en effet, l'âme aimante est à tel point tournée vers elle-même, à tel point anxieuse et attentive aux

moindres mouvements qui l'agitent, qu'à la limite chez quelques-uns il peut arriver que la personne aimée soit reléguée, pour ainsi dire, aux marges de la passion, telle une figure secondaire sur le fond d'un tableau :

> Il y a des gens si remplis d'eux-mêmes que, lorsqu'ils sont amoureux, ils trouvent moyen d'être occupés de leur passion sans l'être de la personne qu'ils aiment (Maxime 500)[15].

Bien au contraire, chez La Bruyère le commerce des âmes qui fait la substance de l'amour s'enrichit de toutes les qualités intérieures de l'être aimé. Dans les *Maximes* l'amour n'est au fond qu'un étourdissement que provoque le charme purement sensuel de la femme et qu'entretient l'angoisse. La Rochefoucauld ne pouvait concevoir une passion dont l'objet serait une âme. Les qualités du cœur n'ont aucune place dans sa peinture de l'amour, de même qu'il n'y fait pas la moindre allusion aux dons de l'*esprit*. La « sympathie des esprits » dont parle la Maxime 68[16], La Rochefoucauld paraît tout simplement l'avoir oubliée dans son analyse de l'amour (à moins que par cette expression-là il ne faille entendre une simple affinité superficielle entre les deux amants). Il en est tout autrement chez La Bruyère. Certes, en décrivant la naissance de l'amour, il ne laisse pas de remarquer les étranges sortilèges dont la chair est capable :

> L'amour naît brusquement sans autre réflexion, par tempérament ou par faiblesse ; un trait de beauté nous fixe, nous détermine (*Du cœur*, 3).

Mais ce n'est là que l'état naissant et, pour ainsi dire, rudimentaire de la passion. Pour l'entretenir, il est quelque chose qui devance de loin le simple pouvoir d'un corps gracieux et désirable :

---

[15] Voir aussi la Maxime 374 ; avec une parfaite brutalité, elle exprime peut-être la même idée : « Si on croit aimer sa maîtresse pour l'amour d'elle, on est bien trompé. »

[16] Je l'ai citée tout au début de cette étude.

> Une belle femme qui a les qualités d'un honnête homme, est ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux ; l'on trouve en elle tout le mérite des deux sexes (*Des femmes,* 13).

Mais ce serait là encore trop peu dire. En effet, il peut arriver que l'inclination pour la vertu, chez une femme, s'ajoute à des talents plus subtils qui appartiennent à l'ordre de l'esprit : alors ce mélange de qualités (dont se compose proprement la *sagesse*[17]) agit aussi sur l'impression que produisent ses charmes sensibles :

> la sagesse [...] pallie les défauts du corps, ennoblit l'esprit, ne rend la jeunesse que plus piquante, et la beauté que plus périlleuse (*Des femmes*, 48).

C'est donc par le triple lien de l'esprit, du cœur et des sens que l'être aimé enlace l'âme aimante.

La passion de l'amour, ainsi conçue, trouve son achèvement idéal dans le mariage. La Rochefoucauld écrivit : « Il y a de bons mariages, mais il n'y en a point de délicieux » (Maxime 113). En effet, seul le type parfait de la *coquette* serait capable d'entretenir la passion telle qu'il la concevait. La Bruyère écrivit : « Ne pourrait-on point découvrir l'art de se faire aimer de sa femme ? » (*Des femmes*, 80). Car une telle femme ne serait autre que celle qu'un homme

> s'est choisie pour sa compagne inséparable, qui doit faire sa joie, ses délices et toute sa société ; [...] celle qu'il aime et qu'il estime, qui est son ornement, dont l'esprit, le mérite, la vertu, l'alliance lui font honneur (*De quelques usages*, 35).

On voit comment, pour former la perfection de l'union conjugale, la tendresse du cœur s'ajoute à l'estime morale et à l'admiration intellectuelle.

---

[17] Voir spécialement *Du mérite personnel*, 12 et 43.

III

Le contraste que je viens d'examiner ne rappelle-t-il pas celui qui oppose les vues de Racine et de Corneille au sujet de la passion de l'amour ? L'analogie touche à la nature intime du sentiment amoureux.

Nous savons jusqu'à quel point chez Corneille se conserve, intact, le riche héritage de la tradition platonicienne et courtoise, qui se prolonge et se complique dans les merveilleuses subtilités de l'*Astrée*, d'Honoré d'Urfé[18]. Le trait commun de cette tradition est qu'elle « fait de l'amour l'aliment du bien[19] ». Chez Corneille, tout comme chez La Bruyère, la passion de l'amour suit la même voie d'épurement intérieur : elle se spiritualise jusqu'à se confondre « avec l'estime qu'on accorde à la vertu elle-même[20] ». Au contraire, dans les mots fort appropriés par lesquels Paul Bénichou décrit l'amour racinien, l'on n'aura aucune peine à reconnaître une peinture parfaite et fidèle des vues exprimées dans les *Maximes* : « c'est un désir jaloux, avide, s'attachant à l'être aimé comme à une proie ; ce n'est plus un culte rendu à une personne idéale, en qui résident toutes les valeurs de la vie. [...] L'équivalence de l'amour et de la haine, nés sans cesse l'un de l'autre, cet axiome qui est la négation même du dévouement chevaleresque, est au centre de la psychologie racinienne de l'amour[21] ».

Quant à nos deux *moralistes*, leurs vues opposées relèvent, évidemment, de deux réponses fort dissemblables qu'ils donnent à la question suivante : Qu'est-ce que peut l'homme ? Pour l'auteur des *Maximes*, les hommes n'ont aucune possibilité réelle de se soustraire à l'empire de l'amour-propre. Cette possibilité n'est qu'un beau rêve. Il est parfaitement analogue à la chimère de l'*amour pur*. Il se peut que La Rochefoucauld, dans son for intérieur, n'eût cessé de caresser

---

[18] Voir P. Bénichou, *Morales du Grand Siècle*, Paris, Gallimard, 1948, pp. 35-36.
[19] *Ibid.*, p. 35.
[20] *Ibid.*, pp. 34-35.
[21] *Ibid.*, p. 136.

cet idéal. Simplement, il estimait que c'était là un idéal qui n'avait pas de place dans l'humanité réelle[22]. À l'origine des *Maximes* il y aurait donc un regret, que La Rochefoucauld exprime non point par des soupirs mais en répandant du venin par sa plume. Son livre ne serait alors que l'amère dénonciation de l'abîme qu'il y avait à ses yeux entre un tel idéal et la réalité commune et brutale – une réalité qu'il apercevait comme étant aussi celle de son propre cœur.

C'est là un pessimisme que La Bruyère ne partageait pas. Certes, son idée de l'amour est souvent très loin de la réalité sociale de l'amour telle qu'il la décrit lui-même dans les *Caractères*. À cet égard, il suffirait de feuilleter le chapitre *Des femmes*. Il abonde en rapides peintures de liaisons et de mariages corrompus par toutes sortes de passions. Mais on peut les rencontrer ça et là dans tout l'ouvrage. Par exemple, l'éloge du mariage que j'ai cité plus haut se trouve dans une « remarque » consacrée à la « honte qui fait rougir un homme de sa propre femme, et l'empêche de paraître dans le public » avec elle. Mais ce qu'il importe de remarquer, c'est justement que La Bruyère exècre cette honte, et lui oppose le mariage tel qu'il devrait être. Il lui oppose un idéal. Cependant, le seul fait que La Bruyère, en général et par principe, oppose à l'*être* un *devoir-être*, ne suffirait pas à distinguer radicalement sa pensée de celle de La Rochefoucauld. Comme on vient de le voir – c'est Paul Bénichou qui l'a suggéré – il se peut que La Rochefoucauld lui-même rêvait de cet idéal. Mais pour lui il n'était pas de ce monde. L'attitude originale de La Bruyère réside en ceci qu'il l'estime accessible à des hommes réels. Certes, il ne s'agit pas là de l'humanité commune. Mais les *Caractères* ne peignent pas seulement l'humanité commune, pour la flétrir. Dans la société des hommes, dans la multitude de ceux

---

[22] Voir encore P. Bénichou, « L'intention des *Maximes* », dans son livre *L'Ecrivain et ses travaux*, Paris, Corti, 1967, pp. 21-22. (« Le système de l'amour-propre doit s'apprécier à cette lumière. Il suppose une idée de la générosité ou du dépouillement de soi que La Rochefoucauld et son lecteur tiennent également pour sublime. »)

qu'il nommait « hommes terrestres ou grossiers »[23], La Bruyère observait des êtres *rares* et *exquis*, brillants de vertu[24], qui étaient pour ainsi dire la négation vivante de l'amour-propre. C'étaient les « belles âmes », les « âmes nobles et courageuses », « ingénieuses à faire le bien »[25]. Elles incarnent un idéal de générosité et d'oubli de soi, car leur nature les incline à fuir l'orgueil[26] : elles sentent que « le plaisir le plus délicat est de faire celui d'autrui »[27]. Le véritable amour ne serait-il qu'un privilège des gens de bien ?[28]

Flavio LUONI
Milan

---

[23] *Des esprits forts*, 3.
[24] *Du mérite personnel*, 22.
[25] *Des biens de fortune*, 58, 59.
[26] *De la mode*, 22.
[27] *De la société et de la conversation*, 16.
[28] Je me permets d'avertir le lecteur que ce sujet a été traité de façon plus copieuse dans mon ouvrage *La Bruyère de l'Enfer au Paradis*, Nizet, 2004, Deuxième Partie : *Traité des vertus*, section I : *Des gens de bien et des passions vertueuses*.